

C O 5 7

2
3

L'ALBUM LITTERAIRE

ABONNEMENT : 6 mois 25 cts. 1 an 50 " Invariablement payable d'avance	RECUEIL DE LITTÉRATURE MORALE PARAÎT TOUS LES VENDREDIS.	Le numéro..... 1 centin BUREAU : No. 59 Rue Des Cascades ST-HYACINTHE, P. Q.
---	--	--

AU PUBLIC

Nous commençons aujourd'hui la publication d'un journal littéraire. L'*Album*, tel est son nom, sera exclusivement consacré à la reproduction de feuilletons, et ce que nous avons ajouté au titre "Recueil de littérature morale," ne sera pas un vain mot. Nous pouvons assurer le public que les histoires publiées dans l'*Album* seront, avant leur publication, lues par l'administration, et toute expression tant soit peu louche ou blessante sera corrigée.

Nous ne pouvons mériter la sympathie des lecteurs qu'en nous conformant à la morale, et notre but, en fondant cette feuille, est d'en faire un *journal de famille*. Nous avons donc l'espoir que l'*Album* sera favorablement accueilli, et nous nous proposons aussi de faire en sorte de toujours être dignes du public intelligent qui voudra bien encourager notre œuvre.

Le prix de publication est excessivement bas, et, pour la modique somme d'un écu, on pourra se procurer, dans l'année, un volume de 416 pages, renfermant des feuilletons choisis avec soin, épurés, et tout-à-fait instructifs de même qu'émouvants.

Afin de rendre le journal plus intéressant et de répondre aux goûts divers des lecteurs, nous publierons simultanément deux feuilletons, dont l'un de longue haleine. Au besoin nous publierons aussi quelques charades, bons mots, etc., etc.

L'*Album littéraire* aura sa place au foyer domestique et, tout en propageant le goût de la bonne littérature, saura faire passer des heures agréables aux personnes qui voudront bien le recevoir.

On trouvera, au prix d'un centin le numéro, l'*Album* dans tous les dépôts de journaux à Montréal, Ottawa, Québec, Trois-Rivières, Sorel et St-Hyacinthe.

LE FILS

PREMIÈRE PARTIE

LES TROIS

I

AU BOIS DE VINCENNES

Un matin du mois d'août 1873, une voiture de place, qui venait de l'intérieur de Paris, s'arrêta à la porte de Vincennes devant la grille de l'octroi. Deux hommes mirent pied à terre. L'un d'eux dit au cocher :

— Nous avons quelqu'un à voir à Vincennes, vous allez nous attendre ici.

Le cocher jeta un regard soupçonneux sur les deux individus et fit une grimace significative.

— C'est que, dit-il en regardant sa montre, il est six heures.

— Eh bien ?

— Il faut que je sois à sept heures rue Montmartre.

— Vous n'y serez pas, voilà tout, répliqua l'homme d'un ton rude.

Ces paroles augmentèrent encore la défiance du cocher.

— J'y serai certainement, dit-il.

Et sautant à bas de son siège :

— Vous ne m'avez pas pris à l'heure, reprit-il, vous allez me payer ma course tout de suite.

L'homme eut un regard de colère, mais son compagnon s'empressa d'intervenir.

— Nous n'avons pas de temps à perdre à discuter, dit-il ; les voitures ne sont pas rares, nous en trouverons une autre.

Et il mit dans la main du cocher le prix de sa course.

Celui-ci remonta sur son siège en

grommelant, pendant que les deux hommes sortaient de Paris.

Le ciel était sans nuage. Le soleil se montrait au-dessus des hautes maisons qui bordent la large avenue pleine déjà du bruit des camions, des voitures de blanchisseuses et de maraîchers revenant des halles.

L'air matinal était encore imprégné de l'odeur du bois. Des flots de lumière inondaient la chaussée. Les vitres des fenêtres étincelaient, piquées par les rayons obliques du soleil qui, plus loin, semblait poser une couronne d'or sur la tête du vieux donjon de Vincennes, sombre et énorme masse de pierre, qui n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir du passé.

Les deux hommes dont nous venons de parler se dirigeaient rapidement vers l'entrée du bois de Vincennes. Ils marchaient côte à côte sans échanger une parole. Chacun d'eux paraissait avoir des préoccupations ou ses pensées intimes. Il portaient l'un et l'autre une blouse de toile blanche toute neuve et étaient coiffés d'une casquette noire de drap léger. On aurait pu les prendre pour deux ouvriers se donnant un jour de flânerie ; mais, à leur air et surtout à leurs mains fines et blanches, il eût été facile de reconnaître qu'ils n'appartenaient à aucune des nombreuses classes de travailleurs.

Sans aucun doute, ces deux hommes avaient pris le costume de l'ouvrier, afin de ne pas attirer l'attention. La blouse et la casquette étaient une sorte de déguisement.

Ils n'étaient plus jeunes : le plus âgé devait avoir passé la cinquantaine, l'autre ne paraissait avoir que trois ou quatre ans de moins que son compagnon. Était-ce par privilège de l'âge, le premier semblait avoir une certaine autorité sur le second. L'attitude de celui-ci était humble sous le regard fier et hautain de l'autre. Evidemment la volonté de son compagnon dominait la sienne et il reconnaissait sa supériorité.

Ils portaient toute leur barbe et tous deux avaient le haut de la tête dénudé. Le plus âgé avait la barbe et les cheveux blancs ; les cheveux de l'autre étaient encore d'un beau noir, mais sa barbe commençait à grisonner. Les deux fronts étaient sillonnés de rides profondes et les

deux visages affreusement ravagés. Ces deux hommes avaient dû passer par de rudes épreuves, devaient avoir eu de grands chagrins ou de grandes passions. Ceux-là et celles-ci devançaient l'œuvre des années. A quoi devaient-ils leur précocité vieillisse ? Était-ce la marque d'une vie tourmentée par le malheur immérité, l'amertume des déceptions, des regrets ou un stigmate de honte ?

Quel était le passé de ces deux hommes ? A n'en pas douter, leur existence avait été traversée par quelque chose de terrible. Étaient-ils victimes de la fatalité ? Étaient-ils des innocents ou des coupables, des vaincus ou des révoltés ?

Ils entrèrent dans le bois de Vincennes.

Les rayons du soleil se glissaient à travers les branches, s'enfonçaient sous des arceaux de verdure, creusant le taillis de longues raies lumineuses. Réveillés et mis en joie par l'annonce d'une belle journée, les oiseaux chantaient et les insectes bourdonnaient, ayant pour accompagnement le chuchotement de la brise dans les feuilles.

Les deux hommes continuaient à garder le silence. Cependant, certains mouvements brusques du plus âgé trahissaient son agitation ou son impatience.

Ils arrivèrent derrière le fort. Là, ils s'arrêtèrent : à leur gauche, au-dessus du fossé, se dressait le donjon, bastille désarmée, prison vide, monstre aux dents brisées, qui reste vivant, debout sur le passé mort. À droite s'étendait le champ de manœuvres auquel on a donné le nom de polygone. Les soldats de la garnison de Vincennes étaient à l'exercice. Les plus jeunes, des conscrits réunis par pelotons et commandés par des sous-officiers, apprenaient à porter et à manier le fusil, à se tourner à droite ou à gauche, à marcher et à se tenir dans les rangs.

Mais les deux hommes en blouse blanche n'étaient pas venus de Paris à Vincennes pour voir manœuvrer des soldats.

— Maintenant, de quel côté nous dirigeons-nous ? demanda le plus âgé après avoir jeté autour de lui un regard rapide.

L'autre ne répondit pas ; mais, après s'être orienté, il allongea le bras et la direction de sa main traça une diagonale sur le polygone. Ils marchèrent vers le point indiqué. Quand ils furent à une

trentaine de pas des derniers soldats, le plus âgé reprit la parole.

—Ainsi, dit-il, tu es bien sûr de retrouver l'endroit où tu l'as caché ?

—Oui, car je ne suppose pas que, depuis treize ans, on ait abattu les gros arbres du bois. On n'a pas creusé partout des lacs et des rivières.

—Enfin, nous verrons tout à l'heure si tu ne comptes pas trop sur ta mémoire. En attendant tu me ferais plaisir en me disant qu'elle était ton idée lorsque tu as enterré le coffret au pied d'un arbre.

! —Tu n'avais pas cru devoir me dire ce qu'il contenait, mais j'ai deviné qu'il renfermait des papiers importants.

—Ah !

—Naturellement, j'ai pensé que ces papiers pouvaient te servir et qu'il était utile de les conserver : car, si j'en juge par ce que tu as fait autrefois pour les posséder, ils ont pour toi une très grande valeur.

—Ils avaient alors une valeur qu'ils n'ont plus aujourd'hui ; mais n'importe, ils peuvent encore nous être utiles.

—J'ai donc eu une bonne idée ?

—Excellente, car on ne peut pas savoir.

Il n'acheva pas sa phrase. Un sourire amer crispa ses lèvres.

—Avant d'enfourer le coffret, est-ce que tu ne l'as pas ouvert ? demanda-t-il.

—Je n'ai pas eu la curiosité de voir ce qu'il contient ; et l'aurais-je eue, le temps me manquait pour la satisfaire. Un détail que tu ignores peut-être : le coffret est de cuivre et le couvercle a été soudé.

—Oui, je sais cela.

—Je te le répète et tu peux me croire, je n'ai eu qu'une seule pensée : cacher le coffret. Pour cela j'avais une double raison. N'était-ce pas le meilleur moyen de le soustraire à toutes les recherches, de le conserver pour te le remettre un jour et de me débarrasser en même temps d'un objet fort compromettant ? Je sentais le péril, j'avais le pressentiment de ce qui m'attendait. En effet, trois jours plus tard, j'étais pincé par la police.

—Oui, tu as été bien inspiré en cachant le coffret ; s'il eût été saisi en ta possession, l'affaire du château de Coulange était découverte et tu attrapais dix ou quinze ans de travaux forcés au lieu d'en être quitte pour cinq ans de prison.

Allons, tu as été intelligent et adroit. Je ne veux pas te laisser ignorer que si le coffret était tombé entre les mains de la justice, les conséquences eussent été terribles. Si le secret qu'il renferme eût été révélé alors, il ne pourrait plus nous servir ; c'est ce secret, gardé depuis plus de vingt ans, qui fait encore aujourd'hui notre force, tout en restant un danger pour moi.

—Pour toi et pour d'autres.

Hein, que veux-tu dire ?

Que d'autres personnes ont intérêt à garder ce secret.

—Mais tu sais donc ?.....

—Je sais que la marquise de Coulange donnerait beaucoup, peut-être une fortune, pour rentrer en possession de son coffret et des papiers qu'il contient.

—Comment sais-tu cela ?

—Je vaiste l'apprendre. Je ne t'ai pas encore parlé d'une visite que j'ai reçue pendant que j'étais détenu à Mazas..

—Va, je t'écoute.

—Un jour, un homme vint me trouver pour me réclamer le coffret.

—Quel était cet homme ?

—Je l'ignore, car il n'a pas jugé nécessaire de me faire connaître son nom et sa qualité. Mais je compris facilement qu'il était envoyé par la marquise de Coulange. Il savait ce qui s'était passé au château de Coulange ; il me montra même un poignard que je reconnus aussitôt ; c'était le mien. Tu me l'avais pris des mains, et l'homme inconnu m'apprit que tu avais voulu t'en servir pour assassiner la marquise, ta sœur.

—Si tu rencontrais cet homme, le reconnaitrais-tu ?

—Je ne sais pas, car comme nous il a dû vieillir. Mais la physionomie qu'il avait alors est restée dans ma mémoire. C'était un homme d'une quarantaine d'années, de haute taille, se tenant droit et roide sur ses longues jambes un peu grêles, il avait l'air sévère, le visage long et pâle, le nez gros, le front large, le regard vif et perçant, d'épais sourcils noirs très rapprochés et de longues moustaches taillées en brosse.

—Cela suffit, dit l'autre, le portrait est frappant, je reconnais le personnage.

Il prononça tout bas ce nom : Morlot.

—Tu ne t'es pas trompé, reprit-il à

haute voix, cet homme était bien envoyé par la marquise pour te réclamer le coffret.

—Or, je me suis dit avec raison qu'il fallait que la marquise de Coulange tint beaucoup à rentrer en possession de son coffret ou plutôt de ses papiers, puisqu'elle n'hésitait pas, pour les retrouver, à s'adresser à un pauvre diable qui, quelques jours plus tard, allait passer en cour d'assises.

—Oui, tu devais faire cette réflexion et probablement plusieurs autres dont je n'ai pas à te demander compte. Qu'as-tu répondu à l'envoyé de la marquise ?

—Tu penses bien que je n'ai pas été assez bête pour lui dire que j'avais enterré le coffret au pied d'un arbre dans le bois de Vincennes. Je lui ai répondu que, ne sachant qu'en faire et voulant m'en débarrasser, je l'avais jeté dans la Marne à un endroit que je lui indiquai.

—Et il a cru cela ?

—Oui.

—En es-tu certain ?

—Avec un peu d'adresse on fait passer facilement un mensonge pour une vérité.

—De sorte que l'individu est allé chercher le coffret dans la Marne.

—Nous pouvons le supposer.

—Et comme il a vainement fouillé le lit de la rivière, et que, depuis treize ans se sont écoulés, la marquise ne doit plus penser à ses papiers, qu'elle croit perdus.

Un éclair sillonna son regard et il eut un sourire singulier.

—Allons, reprit-il d'une voix creuse, tout est resté dans l'ombre, tout va bien..

Il s'arrêta brusquement, saisit les deux mains de son compagnon et, les serrant fiévreusement dans les siennes :

—Il y a treize ans, reprit-il sourdement, nous avons été vaincus, terrassés, désarmés... la fatalité était contre nous. Mais j'ai gardé ma force, c'est-à-dire ma haine, et je me retrouve debout, prêt pour la vengeance.

—Et moi, je suis là pour te suivre, te servir, t'obéir.

—C'est bien, nous aurons notre revanche. Rien ne nous empêchera d'aller droit au but. Il nous faut la richesse, des millions, le luxe éblouissant. Après avoir si longtemps souffert, nous voulons des années de jouissances. Sans être moins

audacieux, nous serons plus adroits, plus prudents. Cachés dans l'ombre, nous frapperons, et chacun de nos coups sera terrible.

Après ces paroles menaçantes, les deux hommes se regardèrent. De leurs yeux jaillissaient de fauves éclairs.

Le plus âgé de ces deux hommes se nommait Sosthène de Perny ; l'autre s'appelait Armand Des Grolles.

II

LE COFFRET OUVERT

Les deux hommes que nous venons de faire connaître, ayant traversé le polygone, se trouvèrent à l'entrée d'une large et belle avenue, ombragée d'arbres séculaires.

—Nous approchons..... dit Des Grolles à voix basse.

—Alors c'est dans cette partie du bois ?

—Oui. Assurons-nous que nous sommes bien seuls, que nul ne peut nous voir.

—Je crois qu'à cette heure matinale nous n'avons pas à craindre d'être surpris ; mais tu as raison, il est toujours utile de s'entourer de précautions.

Du regard ils fouillèrent les massifs à droite et à gauche. Ils ne virent rien de suspect. Ils restèrent un instant immobiles, allongeant le cou, tendant l'oreille. Ils n'entendirent que le chant des fauvettes, le bourdonnement des insectes et le bruissement des feuilles.

Complètement rassurés, ils avancèrent.

Tout en marchant, Des Grolles compta à gauche dix-neuf arbres. Il s'arrêta près du vingtième. Alors, prenant cet arbre comme marquant le sommet d'un angle droit, il s'enfonça sous bois suivi de Sosthène.

Après avoir fait environ cinquante pas, sans dévier de la ligne perpendiculaire, Des Grolles s'arrêta de nouveau ; puis, ayant examiné le terrain, il fit encore deux pas en avant et se tourna vers Sosthène, en disant.

—C'est ici.

De Perny le regarda avec étonnement.

—Je suis persuadé que tu ne te trompes pas, dit-il ; mais comment peux-tu reconnaître l'endroit ?

—Autrefois, au collège, j'ai appris à faire des tracés géométriques, répondit Des Grolles en souriant. Tu vois ce chêne, je le reconnais à cette branche qui a dû être brisée il y a quinze ou vingt ans, par un vent de tempête; maintenant, voilà un autre chêne également centenaire. De l'un à l'autre de ces arbres je tire une ligne droite dont je prends exactement le milieu, et je suis à la place où j'ai enterré le coffret.

Tout en parlant, Des Grolles avait tiré de dessous sa blouse un instrument qui y était caché. C'était une palette de fer, large et longue comme la main, une sorte de bêche, ayant un manche de bois de vingt-cinq à trente centimètres de longueur.

Les deux hommes se trouvaient au centre d'une clairière, entourés d'un épais rideau de verdure. Toujours prudent, Des Grolles plongea son regard dans toutes les directions, afin de s'assurer encore qu'il n'y avait que lui et son compagnon dans cette partie du bois.

—Rien à craindre! murmura-t-il.

Il s'accroupit dans les hautes herbes et se mit à l'œuvre. Il eut bientôt creusé un trou d'une certaine profondeur.

Debout, immobile, les yeux ardents fixés sur le trou, Sosthène suivait avec anxiété le travail de Des Grolles.

—Eh bien, tu ne trouves rien? dit-il, ne pouvant modérer son impatience.

Sans répondre, Des Grolles continua à creuser la terre.

Soudain, un bruit sourd sortit du fond du trou. L'instrument venait de rencontrer un corps dur faisant résistance.

—Des Grolles se redressa et regarda Sosthène d'un air triomphant.

Celui-ci avait entendu le choc de la bêche. Il se mit à genoux au bord du trou; les yeux étincelants, Des Grolles enleva encore une couche de terre, et l'objet qu'ils cherchaient, le coffret de cuivre, apparut à leurs yeux.

Avec ses mains, Sosthène acheva de le déterrer. Il le sortit du trou et le cacha sous sa blouse, en se relevant.

—Maintenant, dit-il, filons vite.

Et ils s'éloignèrent rapidement.

Vingt minutes plus tard ils étaient hors du bois. Ils passèrent la barrière sans éveiller l'attention des employés de

l'octroi et ne tardèrent pas à arriver sur la place du Trône. Ils prirent une voiture et donnèrent l'ordre au cocher de les conduire rue de Clignancourt, devant le Château-Rouge. Là ils mirent pied à terre, payèrent le cocher et grimpèrent sur les hauteurs de Montmartre. Ils se trouvèrent bientôt dans une ruelle étroite, sombre et entièrement déserte, ouverte, au milieu de jardins clos de palissades et de haies vives. Sosthène tira une clef de sa poche, ouvrit une petite porte et ils pénétrèrent dans un terrain couvert de broussailles parmi lesquelles végétaient quelques arbres fruitiers.

Au milieu de ce terrain, qui ne ressemblait plus à un jardin, s'élevait une chétive maisonnette aux murs noircis, crevassés, une mauvaise bicoque prête à tomber en ruine. L'intérieur répondait au dehors; c'était le même délabrement, la même vétusté. Il y avait au rez-de-chaussée une cuisine, une salle à manger et au-dessus deux chambres. Celles-ci étaient assez bien meublées; dans chacune il y avait un lit, une commode de toilette, deux chaises, un fauteuil, un guéridon et, sur la cheminée, une glace et une pendule. Le reste du mobilier, acheté chez quelque bric-à-brac, ne valait pas cinquante francs.

C'est dans cette espèce de mesure que Sosthène de Perny et Armand Des Grolles demeuraient depuis quelque temps.

Après avoir mis plus de quinze jours à chercher dans Montmartre, La Chapelle et les Batignolles un logement à leur convenance, ils avaient enfin découvert cette maison solitaire. Son aspect misérable et même sinistre ne les avait pas repoussés, au contraire, elle faisait parfaitement leur affaire et ils l'avaient choisie de préférence à toute autre.

Là, à l'extrémité de Paris, dans cet endroit perdu, ignoré, dans ce désert, ils étaient bien cachés. Ils n'avaient pas à redouter les regards curieux et indiscrets des voisins. Tranquillement et à loisir ils pouvaient méditer leurs projets ténébreux. Ils pouvaient aller et venir, changer de costume à volonté, sortir et rentrer à toute heure du jour et de la nuit sans crainte d'être remarqués, et recevoir qui

bon leur semblait sans avoir peur d'attirer l'attention sur eux.

Ils étaient entrés dans la maison. Après avoir refermé la porte et poussé le verrou, Des Grolles s'empressa de rejoindre de Perny dans sa chambre. Celui-ci avait posé le coffret sur le guéridon.

—Maintenant, dit Des Grolles, il faut l'ouvrir.

—Je pourrais m'en dispenser, répondit de Perny, car je sais ce qu'il contient. Mais comme il faut qu'il soit ouvert, que ce soit aujourd'hui ou un peu plus tard...

—Alors, ouvrons-le tout de suite, dit vivement Des Grolles, qui avait hâte de connaître entièrement le secret du coffret.

—Soit, fit de Perny. Mais c'est tout un travail, il faut que le couvercle soit dessoudé. Tu as ta bêche ?

—La voilà.

—Elle va encore nous servir. Avant tout il nous faut du feu.

—Je comprends, dit Des Grolles.

Il sortit précipitamment de la chambre et revint au bout d'un instant apportant du bois et du charbon. Il alluma un grand feu dans la cheminée et le foyer fut bientôt rempli d'une braise ardente. Dans ce brasier ils firent rougir le fer de la bêche, dont ils se servirent pour faire fondre la soudure. L'opération réussit parfaitement. Toutefois, ils employèrent une bonne heure à cette besogne. Enfin, ils parvinrent à enlever le couvercle en faisant céder ses dernières attaches.

Des Grolles laissa échapper une exclamation et se pencha avidement sur le coffret, en écarquillant les yeux.

A continuer.

Un homme ayant acheté un cheval, s'aperçut qu'il était boiteux, et voulut forcer le vendeur à le reprendre ; mais celui-ci s'en défendit, parce qu'il avait averti de ce défaut, en disant : *Il boite et mange bien* (il boit et mange bien).

Un autre à qui on voulait vendre un cheval aveugle, prétendit qu'il avait averti l'acheteur, en lui disant : *Faites-le voir*, et je le garantis sans défaut.

Louis XIV recommandait à ceux qui faisaient recouvrir leurs maisons de choisir les couvreurs les plus gais, afin que la joie fut au comble.

UN DINER D'INSEPARABLES

Ce jour-là, le salon enfumé de tante Ursule avait un air de fête inaccoutumé. On avait reculé le paravent à personnages et roulé la table en face du foyer, à la place où, d'ordinaire, se rôtaient les chats. La bonne vieille allait et venait, ses clefs en main, sortant des grands placards les faïences aux formes antiques, l'argenterie ciselée, le fin linge de Hollande, toutes richesses qui n'avaient pas vu le jour depuis trente ans plus. Son sac, son inséparable ridicule, gisait, béant, sur un fauteuil, laissant sortir par son énorme gueule une partie des curiosités qu'il recélait.

Quel événement avait et le pouvoir de changer les habitudes de dame Ursule ? C'est qu'elle avait revu, la veille, une amie partie depuis soixante ans, une camarade de pension, mariée jeune, emmenée au loin par son mari, qui maintenant, veuve, riche et un peu isolée, revenait au pays natal. C'avait été ravissant, l'entrevue de ces deux bonnes vieilles s'appelant de leurs petits noms, se rappelant mille événements de leur première jeunesse, se questionnant pour connaître le sort des contemporains : "Et Julie ? et le beau Gérard ? et la petite Zoé ?" On se répondait : "Mort, Morte", d'une façon toute guillerette, comme si l'on se sentait une supériorité d'être encore debout en comptant les tombés. — Puis, c'étaient des extases devant le changement produit en chacune d'elles :

—Ma pauvre Virginie ! on voit bien que tu as passé par le mariage ; comme tu es courbée, toi qui marchais si fière et dansais si bien !"

Et Ursule, qui ne penchait que d'un côté, redressait la tête et secouait sa crinière de dentelles.

—C'est que tu es très joliment conservée, répliquait Virginie. Mais que je reconnais bien ton penchant au rococo, ton goût pour les habitudes qui s'enracinent ! Ce bonnet, il a la forme d'il y a trente ans, au moins.....

—C'est vrai, ma mignonne. Quand on est décidément vieille femme, vois-tu, il faut adopter une mode et ne la plus quitter, afin qu'on s'habitue à vous comme à un tableau.

Cela avait continué pendant des heures et, comme on n'avait pas épuisé un arriéré de plus d'un demi-siècle, Ursule avait invité Virginie à dîner pour le lendemain : "Nous causerons comme autrefois, lorsqu'on nous appelait les inséparables." C'était ce dîner d'inséparables qui remplissait la vieille maison de succulents parfums. C'était pour faire lo couvert somptueux que tante Ursule glissait, rajeunie, sur son tapis, sortant ses richesses et bousculant ses chats qui ne comprenaient rien à ce bouleversement. De temps en temps, la gouvernante, Marie, venait chercher un renseignement près de madame. Alors Ursule, sa

cafetière d'argent d'une main, une pile de serviettes sur le bras, l'arrêtait comme elle avait déjà regagné la porte :

—As-tu remarqué, Marie, cette pauvre Virginie, qui se fait appeler madame de Génaud ! Parce que sa fille a épousé un noble ruiné, un monsieur de Haut-Martel, elle a une toquade de noblesse. Quand elle s'est mariée, pourtant, son mari s'appelait bien Génaud tout court, Timoléon Génaud, ni plus ni moins."

Et Ursule riait aux éclats ; elle ne comprenait pas ces faiblesses, elle, l'entêtée républicaine qui avait été enchantée de la chute des Bourbons, rien que parce que sa gazette, sous Charles X, commençait invariablement par ces mots : " Leurs Majestés ont assisté ce matin à la messe dans telle chapelle ; tel prêtre officiait," etc.

—Qu'est-ce que ça peut bien nous faire, à nous, qu'est-ce que ça peut faire à la France, qu'ils aient tous déjeuné d'une messe ?

—Marie ! veille aux perdreaux, surtout que cette grosse bête de Marianne ne les fasse pas dessécher.

Marie courait porter la recommandation à la cuisinière. Elle s'arrêtait à la grande table, rangeant les coupes de dessert, épluchant la salade, broyant dans un coin de serviette de la mie pour une sole au gratin, puis remettant la grosse niche des domestiques sur une planche suspendue aux poutres, où se voyaient des bottes d'oignons, des légumes, des boîtes de fer-blanc pour les épices et un jambon entamé recouvert d'un linge. Devant l'immense cheminée, Marianne, très rouge, sa coiffe de travers, marquée çà et là d'un doigt passé au charbon, arrangeait le tourne-broche ; un grand tourne-broche à l'antique, adhérent à lâtre, avec tout un attirail de roues à engrenages, de cordes, de poids, de poulies et un bruit d'intérieur de fabrique. Les quatre chats, renvoyés du salon, s'étaient posés sur leur derrière, devant la lèche-frite, sous l'éclaboussure des gouttes qui tombaient en grésillant. La broche en état, Marianne allait au fourneau préparer un roux, jetant de haut sa cuillerée de farine, pendant que Marie, rangeant tout à mesure, reportait le pot à farine dans le buffet, lui présentait les épices et courait au dressoir chargé de vaisselle à fleurs, prendre une tasse pour puiser de l'eau dans le seau de l'évier.

—Pourvu que cette madame ne se fasse pas attendre, c'est que mon dîner va être prêt !

En effet, les perdreaux se doraient ; l'odeur des truffes se répandait dans toute la maison, et Ursule continuait à trotter dans son chaud salon, en jetant un coup d'œil au couvert. Ou, prenant les pincettes, elle fourgonnait le brasier, regardant surgir le flot d'étincelles et la flamme vive qui léchait le noir satyre de la plaque, riant depuis cent ans au fond du foyer.

Puis, impatiente comme une jeunesse à un rendez-vous d'amour, elle allait à la fenêtre examiner le temps. Un temps de chien ! humide, sombre, avec une petite brise imitant des gémissements. Elle plongeait son regard dans la longue allée de tilleuls, presque aussi vieux qu'elle, dont les branches sans feuilles ressemblaient à du bois mort ; mais, secouée par un frisson, elle laissait retomber le rideau sur ce jardin qui lui rappelait son âge, et revenait à la table, rapprochant un couteau, mirant un verre, redressant le bonnet d'évêque d'une serviette, retrouvant sa jeunesse dans ces préparatifs de plaisir.

Un coup de sonnette la fit bondir. " Enfin ! la voilà donc ! "

Presque aussitôt Virginie entra, appuyée sur sa grosse suivante Babet. Il y eut des rires, des embrassades. On la débarrassa de son manteau, de son chapeau, et Babet alla à la cuisine, où pendant un moment, on entendit jaboter les trois servantes avec la vivacité d'une nichée d'agaces.

Au salon, Ursule avait de petits soins pour son amie comme on en a pour les personnes âgées. Elle s'compressait, l'installait devant le feu, lui mettait un tabouret sous les pieds, et Virginie, impatentée de la voir si pétulante, lui disait :

" Ah ça ! ma chère, tu ne sens donc pas le poids de nos soixante-dix-huit ans ? "

—Bast, faisait l'autre avec une espièglerie juvénile, je ne regarde jamais le calendrier.

Ce souvenir, auquel Mme de Génaud venait de toucher, était la vie tout entière d'Ursule, mais on n'en savait presque rien, tant elle avait pris soin de l'enfermer en elle, le traitant comme ces pastels fragiles qu'on met au jour le moins possible pour conserver leur éclat. Elle avait eu un amour partagé et avait vu succomber son fiancé dans les guerres vendéennes, alors que tout était prêt pour leur union : tout, même sa toilette de mariée, même cette guirlande de fleurs d'orangers qui n'avait jamais frôlé ses cheveux, et qui se conservait intacte sur le marbre de sa cheminée.

Virginie, que l'on avait mise le dos au feu, commençait à avoir les joues ardentes et la langue déliée ; elle se renversait raide dans sa robe de soie, avec son fichu de dentelles noué à la Marie-Antoinette, et les blanches malines de son bonnet appliquées sur le front pour cacher la naissance de ses gros tire-bouchons postiches.

Ursule, dans sa toilette quasi monacale, jetait un regard railleur aux colifichets de son amie. Mais, quand on apporta la sole au gratin, et qu'elle la vit mettre ses lunettes pour éplucher les arêtes, ce fut alors qu'elle triompha.

—Tu y vois donc encore, toi ? disait Mme de Génaud.

—Ma foi, oui, je lis jusqu'à minuit chaque soir, et sans lunettes encore.

—Tu es bien heureuse ; moi, j'ai tant pleuré avec mon mari, que mes pauvres yeux se sont perdus.

Elle était bien aise de mettre ses infériorités sur le compte du mariage.

—J'ai pensé souvent à toi, va, dans mes peines d'intérieur. Je me disais : elle, au moins, a ses illusions ; elle ne connaît pas ce chagrin qu'on éprouve à se quereller, à se regarder de travers avec les mêmes yeux qui se faisaient si doux aux premiers jours. Elle n'a pas vu son amoureux, après avoir été comme tous les amoureux en perpétuelle extase près d'elle, ricaner et goguenarder quand elle parlait et la traiter de bête et de niaise comme une servante. C'est pourtant ce qui arrive après plusieurs années. Moi je passais pour être bien mariée cependant. M. de Génaud était un homme du monde, charmant et galant ; tu l'as connu, il a gardé ses qualités aimables jusqu'à la fin pour toutes les autres femmes. Mais, dans son intérieur, quel bougon ! Comme il m'a fait souffrir ! Et dire que c'était le même homme qui m'avait menée en Italie passer la lune de miel, qui me faisait belle et parée comme une châsse, me présentait à ses amis avec toutes sortes d'orgueil et passait ses instants libres à mes pieds, à me dire son amour.

Vrai ! c'a été un joli voyage ; mais ce souvenir rendait le changement encore plus dur.

Je te plaignais ; malgré tout, ma pauvre Ursule, d'avoir eu ton bonheur fini avant d'y avoir goûté.

Ursule ne répondait pas. Elle avait découpé le perdreau et servait une aile à son amie, avec une bonne couche de truffes.

—Oh ! pas tant, pas tant, ma belle ; tu me prends pour une ogresse.

L'autre, la fourchette en main et ses petits yeux pleins d'étincelles :

—C'est tendre, ma bonne, un vrai fondant. Goûte-moi ça.

Les deux dames, penchées sur leurs assiettes, les lèvres grasses, avaient une mine gourmande et sensuelle. Quand elles portaient le verre à la bouche, leurs pâles mains tremblaient un peu. Elles mangeaient lentement et se renversaient de minute en minute, dans leurs grands fauteuils à haut dossier, souriantes, le regard vague, s'attardant sur une phrase.

Virginie surtout, qui venait de secouer les défroques du passé, voyait défilier devant elle mille images diverses : soupers fins en tête à tête avec son mari pendant la fameuse lune de miel : grands dîners d'apparat près de messieurs empressés à plaire à la jeune femme, et que la bonne chair, et les vieux vins rendaient plus éloquentes. Elle faisait de petites minauderies

comme si elle entendait encore leurs propos flatteurs, et laissait reposer sa fourchette pour mieux écouter ces voix de jadis.

Tante Ursule suçait tranquillement ses os de perdrix et les donnait à sa chatte blanche, la préférée, pendant que la grise, enfouissant mollement ses griffes dans la serviette, les retirait, une patte après l'autre, et qu'un matou noir, frôlant son gros dos contre la jambe de sa maîtresse, quémandait avec la discrétion des chats bien élevés et repus.

Elle cassait de petites bouchées qu'elle passait dans son assiette et les présentait aux bonnes bêtes qui s'y frottaient le museau sans les prendre, avec un air de dire : nous nous soucions bien de pain, vraiment !

A suivre.

PASSE-TEMPS

CHARADE N^o. 1

Mon premier est du règne musical.
Mon dernier est du règne végétal.
Mon tout est du règne animal.

PROBLEME N^o. 2

Etant donnés les mots suivants, en former d'autres en retranchant une lettre à chacun, de façon que les initiales forment le nom d'un général mort il y a quelques mois :

Nuage,
Race,
Marie,
Mirage,
Albe,
Lima,
Plaine,
Aider,
Fik

DEVINETTE N^o. 3

Un fermier envoie ses trois filles au marché pour vendre des œufs ; il en donne : à la première, 30 ; à la deuxième, 20 ; et à la troisième, 10. Il faut qu'elles vendent toutes les trois le même prix, et rapportent la même somme d'argent. Combien chaque œuf a-t-il été vendu ?

MOTS CARRÉS N^o. 4

Mon premier sert à contenir ;
Mon second sert à mesurer ;
Et mon dernier, pour en finir,
Sert, c'est certain, à démontrer.

Nous donnerons, dans le prochain numéro, les noms des personnes qui nous auront envoyés les solutions justes.